

La pièce parle de la  
vanité humaine.  
À l'heure de sa mort,  
qu'a-t-on fait de sa vie ?

- Éric Vigner -

**Mithridate**



**TNS** Théâtre National de Strasbourg

Saison 20-21

# Entretien avec **Éric Vigner**

Tu as mis en scène *Bajazet* à la Comédie-Française en 1995. Tu reviens à l'écriture de Racine aujourd'hui avec *Mithridate*. Peux-tu parler de ton lien au théâtre du XVII<sup>e</sup> siècle et à cet auteur ?

J'ai un lien très fort avec le théâtre du XVII<sup>e</sup>, que j'ai abordé avec Corneille. Lorsque j'étais élève à l'École de la Rue Blanche [devenue l'ENSATT, École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre] dans la classe de Brigitte Jacques-Wajeman, elle avait initié un cycle sur les « pièces coloniales » de Corneille, celles dont l'action se situe dans les colonies romaines. Par la suite, j'ai joué sous sa direction Antoine dans *La Mort de Pompée*, Lélius dans *Sophonisbe*, Curiace dans *Horace*...

J'ai eu la chance de rencontrer de grands connaisseurs du théâtre du XVII<sup>e</sup> siècle – François Regnault notamment, qui travaillait avec Jean-Claude Milner à un traité sur la diction de l'alexandrin, *Dire le vers*. Ma première mise en scène était *La Place Royale* de Corneille puis quelques années plus tard ce sera *L'Illusion Comique* [1995].

C'est au Conservatoire [national supérieur d'art dramatique de Paris], dans la classe de Michel Bouquet, que j'ai abordé Racine avec *Les Plaideurs*, *Bérénice*, *Britannicus* et *Bajazet*. Jeune acteur, Racine était pour moi l'écrivain des passions amoureuses, dont la langue me fascinait. Je voyais dans ses pièces des personnages qui souffraient d'un mal d'amour terrifiant. Michel Bouquet nous poussait alors à nous questionner sur l'essence des relations : quelle est la nature véritable de l'amour de Néron pour Junie ? Il soulignait l'importance des aspects historiques et politiques : où ces pièces prennent-elles leurs sources ?

Quand on m'a proposé de faire ma première mise en scène à la Comédie-Française, c'était dans le cadre d'un cycle sur Racine et j'ai choisi *Bajazet*, parce qu'elle restait obscure, et que la dimension orientale m'attirait – la pièce se passe en Turquie, à Constantinople.

Je mets toujours en scène des textes qui m'intriguent, que j'aime profondément mais dont je sais que c'est l'expérience concrète du plateau qui me permettra d'aller vers une résolution. C'était le cas pour *Partage de midi* [créé en 2018 au Théâtre National de Strasbourg], qui m'accompagnait depuis la fin de l'adolescence et conservait un certain mystère.

*Bajazet* – comme *Mithridate* – est presque un drame historique, ce n'est pas une tragédie comme *Phèdre* ou *Bérénice*. La pièce *Bajazet* est née d'un fait historique contemporain rapporté à la Cour de Louis XIV : l'histoire du sultan Mourad IV, qui avait fait assassiner son frère. Qu'un fait politique contemporain oriental donne naissance à une tragédie de Racine me passionnait. Il fallait s'interroger sur la perception occidentale de l'Orient.

Comment avais-tu abordé la langue racinienne ?

Juste avant, j'avais mis en scène *La Pluie d'été* de Marguerite Duras. C'est une expérience qui m'a marqué : sur les fondamentaux du théâtre et la priorité accordée à l'écriture et à l'acteur.

Dans *La Vie matérielle* [P.O.L., 1987], Marguerite Duras parle de son désir d'un théâtre lu, pas joué. Elle évoque *Bérénice*, mis en scène par Klaus Michael Grüber à la Comédie-Française en 1984. C'était une mise en scène très « immobile », qui reposait sur la diction du texte, sur la nécessité de le dire – et Marguerite pensait qu'il fallait encore aller plus loin. J'ai vu ce spectacle fascinant quand j'étais au Conservatoire et cela avait été un choc. Pour la première fois, j'entendais Racine, j'entendais le poème. Grüber avait restitué avec une intelligence et une sensibilité extrêmes ce triangle tragique des

trois protagonistes Bérénice, Antiochus, Titus, qui sont éloignés les uns des autres à égale distance et ne pourront jamais se rejoindre. Ils vont tenter de le faire, tout en sachant que c'est impossible. C'est l'essence de la tragédie : un effort dont on sait qu'il est vain. C'est ce qui produit les pleurs.

Ce spectacle m'avait marqué, tout comme le texte de Marguerite sur le théâtre, et aussi, bien sûr, l'expérience concrète, avec *La Pluie d'été*. Le rapport entre son écriture et celle de Racine m'apparaissait clairement.

Quand j'ai mis en scène *Bajazet*, le premier jour des répétitions, j'ai demandé à Jean Dautremay de nous lire le texte de Duras. Je voulais que les acteurs voient la pièce comme un seul long poème, partagé entre eux. Je ne voulais pas parler de personnages. Il fallait être en rapport avec ce qui est écrit, et non avec l'idée d'une «interprétation» au sens classique, qui pouvait produire un écrasement de la langue par excès de sentimentalisme ou de psychologie. Il fallait essayer de se mettre dans le mouvement profond qui fait naître l'écriture. C'est extrêmement difficile. L'alexandrin classique est très riche, complexe et simple à la fois, un seul vers contient quelquefois plusieurs informations de natures différentes, des paradoxes que l'on doit considérer. Il obéit à une construction rythmique

« Je mets toujours en scène des textes qui m'intriguent, que j'aime profondément, mais dont je sais que c'est l'expérience concrète du plateau qui me permettra d'aller vers une résolution. »



avec laquelle on doit travailler. C'est un exercice exigeant pour les acteurs qui demande une grande mobilité de l'esprit, du corps et du sentiment pour ne pas tomber dans le piège de la prosodie.

Envisages-tu une forme de « continuité » entre ces deux spectacles ?

La continuité existe de fait puisque Racine a écrit *Mithridate* juste après *Bajazet*, un an plus tard. Ce sont deux pièces de la même veine, situées en Orient – *Bajazet* en Turquie et *Mithridate* en Asie mineure sur les rives du Bosphore.

*Mithridate*, c'est aussi la suite du travail et de la rencontre artistique que nous avons eue sur *Partage de midi*, la rencontre entre Jutta Johanna Weiss et Stanislas Nordey. Nous avons le désir d'aller « encore plus loin », je suis passionné de voir comment leur art du jeu va rencontrer l'écriture de Racine. C'est aussi le plaisir de travailler pour la première fois avec Thomas Jolly, de retrouver Jules Sagot pour qui j'avais écrit dans *Tristan* [créé en 2014 et publié par Les Solitaires Intempestifs en 2015], le plaisir de travailler avec Philippe Morier-Genoud qui est dépositaire d'une partie du théâtre français, celle du Centre dramatique national des Alpes de Grenoble, et Yanis Skouta, le plus jeune de tous, qui sort

de l'École du TNS. Ce sera, pour chacun d'eux, l'occasion d'aborder Racine pour la première fois. Les acteurs inspirent souvent mes projets et non le contraire. C'est pour eux que je choisis les textes, travaille la matière esthétique, le champ de signes pour leur permettre de développer leur imaginaire. *Mithridate* parle de transmission : que reste-t-il à l'heure de sa mort ? Quel monde va-t-on transmettre ? J'aime cette distribution qui réunit quatre générations d'acteurs – cinquante ans de l'histoire du théâtre.

En ce qui me concerne, j'aborde pour la deuxième fois Racine, mais cette fois-ci avec une expérience pragmatique liée à la fréquentation de grands textes, Shakespeare, Molière, Corneille, Hugo, mais aussi Koltès et Duras. Vingt-cinq ans séparent ces deux mises en scène. Mon expérience du théâtre et de la vie altère l'idée de perfection abstraite que je pouvais avoir envers l'écriture de Racine. Je l'aborde aujourd'hui avec une notion d'impureté. Le thème du poison qui circule dans la pièce va bien avec cette notion d'impureté et d'un travail toujours en mouvement. Oui, c'est cela *Mithridate*, des corps empoisonnés et des âmes souffrantes.

Bien que les noms des villes et des pays aient changé, le récit des combats de Mithridate traverse de nombreux pays stratégiques : Grèce,

Turquie, Arménie, Ukraine, Russie, Crimée, Géorgie, Tchétchénie, Azerbaïdjan, Syrie, Kurdistan, Iran, Irak, je voyage en compagnie de *Mithridate* dans ces territoires instables avec ma connaissance historique et un imaginaire collectif d'aujourd'hui.

Peut-on parler de Mithridate VI, qui a vécu jusqu'à 63 av. J.-C. et dont Racine s'est inspiré pour écrire la pièce? Qui était-il? Quels étaient les enjeux politiques et culturels à l'époque?

Les récits qui concernent la vie de Mithridate ont été écrits à l'époque romaine – c'est notamment l'historien grec Appien [né en 95 apr. J.-C.] qui a rapporté son histoire. Le sujet n'était pas inconnu à la Cour de Louis XIV car La Calprenède avait écrit, en 1636, une tragédie intitulée *La Mort de Mithridate*.

Mithridate VI était le Roi du Pont, la partie orientale qui englobe l'actuelle Turquie, la Crimée et de nombreuses régions au bord de la mer Noire. Mithridate est resté dans l'histoire pour avoir résisté à l'expansionnisme romain pendant près de quarante ans. Il a lui-même eu des velléités de conquêtes, est allé jusqu'à Athènes, voire un peu au-delà par deux fois, lors des guerres mithridatiques.

C'est un homme très cultivé, grand amateur d'art, parlant de nombreuses langues – il a régné sur

vingt-deux peuples et on dit qu'il s'adressait à eux sans interprète. Il est un des derniers remparts de la culture hellénistique. On l'a comparé à Alexandre. Quand Pompée finit par le vaincre en 63 av. J.-C., toute cette région du monde – le royaume du Pont et ses alliés – cède à l'Empire romain. L'Orient cède à l'Occident.

Au conflit politique, Racine ajoute un conflit amoureux, puisque les trois hommes aiment la même femme : Monime. Elle a effectivement été l'une des femmes de Mithridate mais n'était plus en vie à cette date. Peux-tu parler des choix opérés par Racine ?

Racine prend des libertés par rapport à l'histoire de Mithridate en créant une fiction qui met effectivement en scène deux de ses fils, Xiphares et Pharnace et sa deuxième femme Monime dans une concentration de l'espace et du temps pour servir son propos. De même qu'il situe l'action à Nymphée et non à Panticapée, pour sa résonance poétique. Racine concentre l'action de *Mithridate* en une seule journée, qui est celle de sa mort.

Il opère un retournement de l'objet de la tragédie, de l'intime au politique. On pense que le danger imminent est la mise à mort par Mithridate de Xipharès et Monime, qui s'aiment en secret.

On découvre que la tragédie est la mort de Mithridate...

C'est ce qui rend la pièce magnifique. C'est la fin de tout. C'est comme une explosion atomique, un retour au néant. C'est la mort d'un homme, d'une culture, d'un monde, d'une civilisation. Au XVII<sup>e</sup>, on connaissait bien l'histoire des civilisations égyptiennes, grecques, romaines. Les gens avaient conscience de la possible absorption d'un monde par un autre. *Mithridate* était la pièce préférée de Louis XIV, celle qui a été la plus représentée à la Cour. Celui qu'on appelait le « Roi Soleil », qui se disait de droit divin, qui pensait tutoyer Dieu, se trouve alerté sur sa propre mort, sur un « renversement » possible – qui aura lieu, en l'occurrence, avec Louis XVI. Il faut aussi que Mithridate, à l'heure de sa mort, pardonne à son fils et réciproquement : si la pièce s'appuie sur une histoire vécue av. J.-C., elle est écrite au XVII<sup>e</sup> en France avec la « conscience » catholique du salut de l'âme.

La pièce parle de la vanité humaine. À l'heure de sa mort, qu'a-t-on fait de sa vie ? Je pense à l'*Ecclésiaste* : faire expérience de tout et dire que « tout est vanité et poursuite du vent ». Ce sujet était déjà présent dans *La Pluie d'été* de Marguerite Duras, dans tous les spectacles que j'ai mis en scène, jusqu'au dernier, *Partage de Midi* : il est question pour Claudel de la fin d'une partie de sa

vie – une époque se clôt et une autre naît, moins absolue, moins passionnelle. Il y a une forme d'abandon, de renoncement nécessaire peut-être.

La résolution de la pièce est la mort apparemment soudaine de Mithridate, son suicide. Mais ce qui m'anime poétiquement, théâtralement, c'est que la pièce entière n'est qu'un « sursis ». Mithridate est déclaré mort dès le premier acte – et on assiste alors à une lutte entre les deux frères pour obtenir la femme qui lui était promise et pour savoir ce que doit devenir le royaume. Puis Mithridate « revient » du monde des morts. S'il y a « résurrection », s'il revient sur le théâtre des vivants – je pense au théâtre chinois – c'est pour résoudre quelque chose et aller au bout de ce qui a guidé sa vie, aller au bout de sa vérité. Il fait le projet d'aller attaquer l'Empire romain en son cœur : Rome. Il va délivrer ce rêve fou, dont on sait qu'il est vain. C'est ce que je trouve bouleversant. Mithridate continue à « rêver sa vie » parce qu'il ne veut pas accepter la mort, il ne veut pas devenir un homme.

Mithridate est un personnage redoutable et redouté, imprévisible, complexe, qui entretient depuis l'enfance une relation particulière avec la mort...

Mithridate VI est connu pour ce qu'on appelle la « mithridatisation » – qui est un peu l'invention du

« Oui, c'est cela  
*Mithridate*, des corps  
empoisonnés et des  
âmes souffrantes. »

vaccin avant Pasteur. À cette époque, le meurtre par empoisonnement était fréquent. Très jeune pour échapper à ceux qui voulaient l'assassiner, il s'est retiré dans les montagnes et s'est forgé une solide connaissance des poisons, qu'il a absorbés constamment en petite dose afin de s'en immuniser. Toute sa vie, il a travaillé à se constituer comme «immortel», à éloigner la mort à la fois de son corps et de sa conscience. Il est devenu en quelque sorte, un héros.

On peut considérer que l'immunité corporelle qu'il s'est forgé est une victoire sur la mort. Mais d'un autre côté, il n'a jamais cessé de s'empoisonner. Le thème du poison contamine la pièce et me semble être un moteur de jeu passionnant. Le poison est une drogue qui provoque une exaltation des sentiments, des visions, des doutes, des passions. Mithridate est empoisonné et a empoisonné le monde autour de lui. Les personnages autour sont des projections de son esprit et de son corps malade, ce sont en quelque sorte des facettes de Mithridate, vues à travers lui. Dans les confrontations – puisque ce sont toujours des scènes de conquêtes ou de combats entre les protagonistes –, il n'y a pas de parole vraie, tout est sujet à caution, au doute. L'idée de trahison est omniprésente.



Mithridate sait que la mort est là. C'est sa fin ultime dans le domaine des vivants. Racine se place et écrit à travers Mithridate sur un sentiment : la peur de mourir. Comment affronter cette mort ? Mithridate n'est pas du tout assagi, pas du tout apaisé. Sa frayeur terrible m'émeut. Il s'est cru éternel conquérant, immortel, à l'égal de Dieu. Il a été injuste et cruel, a construit et détruit un monde, assassiné plusieurs de ses femmes, il n'a pas hésité à sacrifier les plus intimes et il se retrouve seul face à la mort. Et cette solitude apparaît dans son immensité : il est face au néant. Pour la première fois, il est face à un autre qu'il ne connaît pas, qui est lui-même. C'est le sujet de la pièce : Mithridate, à l'heure de sa mort, est obligé de devenir un homme, dans sa nudité.

*Mithridate* est une œuvre crépusculaire, Racine y explore sa condition de mortel. Le suicide de Mithridate à la fin, qui peut apparaître comme un geste héroïque, n'en est peut-être pas un. Choisir le suicide, c'est continuer d'être dans son rêve, ne pas subir l'humiliation, ne pas voir la fin d'un monde.

Que peux-tu dire du personnage de Monime ?

Elle incarne le féminin dans sa complexité, dans sa relation organique au masculin. Je vois les rapports entre les protagonistes comme des rapports

d'énergies et de désirs violents. Que provoque la présence de cette femme dans une citadelle peuplée d'hommes? Il y a une force d'attraction liée au désir, qui doit se traduire physiquement. La figure de Monime prend de nombreux aspects, de nombreux visages. Elle est la «jeune vierge» grecque, qui a été arrachée à sa famille et est gardée dans la citadelle de Nymphée en attendant le retour du Roi Mithridate. Elle est la «fille», celle du Roi Philopœmen, qui a été tué par les Romains à qui elle voue une haine farouche. Elle est l'héritière fidèle à la mémoire du père. Elle est la «maîtresse» fantasmée, celle qui suscite un sentiment amoureux, des désirs érotiques. Elle est la «Reine», celle qu'il faut conquérir pour asseoir son pouvoir, comme dans un jeu d'échecs – on voit comment les deux cavaliers tournent autour d'elle au premier acte. C'est aussi une pièce où deux fils et un père convoitent la même femme. Il y a une sorte de «circulation incestueuse» entre les protagonistes.

À la fin, Mithridate choisit de la laisser vivre et de l'unir à Xipharès. Comment vois-tu ce retournement?

Je vois cette fin comme une invention bienséante, dans l'esprit de l'époque : à l'heure de sa mort, il faut aimer, pardonner, transmettre, dans l'espoir d'une rédemption. Mais c'est un peu comme se confesser

avant de mourir quand on ne croit pas en Dieu. C'est le dernier « retournement » opéré par Racine : un grand roi ne peut pas complètement disparaître. Racine semble devoir proposer un avenir possible après sa mort, léguant *in extremis* son héritage à son fils : celui de continuer la lutte. Mais cela arrive très tard et l'on voudrait y croire alors que l'on éprouve un sentiment terrible d'abandon pour ces jeunes mariés devant le désastre. Il est trop tard, Pompée est à la porte. Mithridate emporte tout avec lui dans la mort et nous laisse seuls dans le monde détruit qui réclame vengeance. « Mithridate, dit Christian Biet, est une tragédie de l'ambiguïté, tragédie qui aurait pu finir bien, par un mariage et un salut commun, par une héroïsation du vieux tyran et une relégitimisation du roi, mais qui se termine par un doute : on ne quittera donc jamais la noirceur de la vengeance, ni la douleur de vivre, même au sein de l'union. » [*Mithridate, ou l'exercice de l'ambiguïté*, conférence donnée lors du 29<sup>e</sup> congrès de la North American Society for XVII<sup>e</sup> French Literature, 1998]

Pourrait-on dire, selon toi, que *Mithridate* est la tragédie la plus « épique » écrite par Racine ?

Certains passages ont des accents très shakespeariens, notamment l'opposition des fils

« La pièce est passionnante car il y a un bouleversement continu des situations, des rapports. Tout est instable et peut se démultiplier en un nombre étourdissant d'interprétations, de possibles. »

à l'acte I, le combat qui s'annonce pour conquérir Monime et le royaume en l'absence du père. Son retour fait exploser le triangle, reconconditionne l'espace des relations.

La pièce est passionnante car il y a un bouleversement continu des situations, des rapports. Tout est instable et peut se démultiplier en un nombre étourdissant d'interprétations, de possibles. Un événement peut venir révolutionner une situation, rebattre les cartes des rapports entre les protagonistes, les faire se « repositionner ».

Peux-tu parler de l'esthétique du spectacle et notamment de la scénographie ?

Il y aura une résonance forte avec *Partage de Midi*, que Claudel achève sur une forme d'irrésolu. La dernière image de Stanislas contre le mur de briques du TNS, sous le bonsaï géant, pourrait être l'endroit où commence *Mithridate*, au royaume des morts. Je ne dis pas que ce sera le cas mais je pars de là. Il devrait y avoir dans l'espace vide deux éléments fondamentaux : une « Colonne sans fin » inspirée par celle de Brâncuși qui est sur le site de Târgu Jiu en Roumanie, un totem géant, élément guerrier, sculptural, qui évoque une connexion directe avec le ciel, l'infini ; l'autre est un rideau d'un million de perles de verre bleues

de 7 m sur 11 m, qui avait été fait à l'occasion de la création de *Savannah Bay* [de Marguerite Duras, créé à la Comédie-Française en 2002]. C'est un élément traversant dont la matière est mouvante et sonore, qui renvoie à l'océan et au ciel.

Cette scénographie de *Mithridate* n'est pas « fixe », elle évoluera au long du spectacle. Je voudrais pouvoir créer des « fondus enchaînés » – comme on en voit dans *Eyes Wide Shut* [film de Stanley Kubrick, 1999]. Comme lorsque la mort arrive, ou le sommeil. Le temps de fermer les paupières, on bascule dans une autre réalité. J'aimerais faire exister cela physiquement, avec l'espace et avec la lumière.

En ce qui concerne les costumes, souhaites-tu suggérer une époque particulière ? Et le fait que l'action se passe en Asie Mineure ?

Il faut trouver pour chaque figure les signes qui résultent de cette traversée, qui va de cette période historique jusqu'à nous, en n'oubliant pas que la pièce est écrite au XVII<sup>e</sup> pour le XVII<sup>e</sup>.

De même que Racine part de l'histoire de *Mithridate* en prenant de nombreuses libertés, je pense puiser dans mes influences orientales. Le fait d'avoir beaucoup travaillé dans ces régions du monde resurgira forcément, sans qu'il soit

question de réalisme. Sans forcer le trait, il faut qu'on sente qu'il s'agit d'une autre culture que la nôtre, une autre rêverie, celle d'un Orient rêvé par l'Occident.

Mithridate se réfugie à Nymphée, en Crimée, et contrairement à ce qu'on peut imaginer quand on parle de « pièce orientale », il peut faire très froid, comme à l'heure de la mort. Cette idée me plaît. J'envisage tout – l'espace, les ambiances de lumière, le jeu des corps – autour de cette question : « qu'est-ce qu'être un homme à l'heure de sa mort ? ».

**Éric Vigner**

Entretien réalisé par Fanny Mentré,  
collaboratrice artistique et littéraire,  
le 30 novembre 2019, à Paris

# Questions à **Kelig Le Bars**

Vous créez les lumières des spectacles d'Éric Vigner depuis 2012. Qu'est-ce qui vous a donné envie de travailler ensemble ?

Éric m'a proposé de travailler avec lui à l'occasion de la création de son spectacle *La Faculté* de Christophe Honoré, qui a eu lieu dans la cour du Lycée Mistral lors du Festival d'Avignon 2012. C'est sa sœur, Bénédicte Vigner (qui travaillait à la programmation du Théâtre de Lorient – Centre dramatique national) qui nous a présentés. Je pense qu'Éric avait déjà vu mon travail, notamment les spectacles de Vincent Macaigne.

Pour ma part, je ne connaissais pas le travail d'Éric, j'étais par contre venue plusieurs fois à Lorient et avais pu me rendre compte de l'ambiance, du travail et de l'âme de ce théâtre.

Notre collaboration a donc débuté sur une proposition originale, il s'agissait de créer des



lumières dans un espace extérieur, très architecturé et très vaste (150m de profondeur). Éric a recouvert tout l'espace de plusieurs tonnes de sable blanc des plages du Morbihan pour simuler la neige écrite dans la pièce, et je lui ai proposé de partir sur des éclairages avec des objets sources d'apparence très réalistes (construction de lampadaires de rue, récupération de véritables appliques au sodium) ou cachés qui pouvaient tout aussi bien ancrer l'espace dans une forme très concrète et à la fois, par des variations de couleur, rendre l'espace tout à fait onirique. Notre entente a été une osmose, nos caractères s'imbriquent et notre bretonnité entêtée a fait le reste!

Éric Vigner a fait des études d'arts plastiques et est également scénographe. En quoi ce regard particulier sur l'esthétique influence-t-il votre dialogue sur les spectacles ?

Éric a un regard précieux, rare chez un metteur en scène, il a une vraie conscience plastique et un bruissement de rideau l'émeut tout autant que la parole. Je peux discuter avec lui pendant des heures de matière et de rythme, il voit quand je lui parle!

Pour *Mithridate*, comme souvent pour les spectacles d'Éric, nous allons passer une semaine ensemble

pour travailler sur le décor monté, pour faire des essais de lumière, de matière, de mouvement, s'accorder ce temps, c'est là je pense le secret de notre travail.

Vous avez fait partie du Groupe 32 de l'École du TNS [1998-2001] en section Régie-Création. Cette expérience a-t-elle été déterminante dans votre parcours ?

Oui bien sûr, ces trois années ont été très intenses, riches en rencontres, j'y ai découvert le travail en équipe et perfectionné ma pratique de la lumière. J'ai aussi étoffé mon rapport au son, au plateau, à l'espace et découvert les enjeux de la dramaturgie. Je traînais aussi un peu dans les ateliers de construction, ce qui m'aide encore beaucoup quand je cherche à intégrer des lumières au décor ou à concevoir des objets lumineux...

Trois mois après ma sortie d'école, Stéphane Braunschweig me propose de mettre en lumière *Le Festin de pierre*, mis en scène par Giorgio Barberio Corsetti dans la grande salle du TNS. J'ai dû tout de suite mettre le pied à l'étrier !

Il se trouve aussi qu'au TNS, j'étais la seule de ma promotion à avoir choisi la spécialité lumière. Le dispositif d'accompagnement du Jeune Théâtre National m'a permis de rencontrer des jeunes

artistes sortant du TNS et du Conservatoire [national supérieur d'art dramatique de Paris]. De fil en aiguille, des fidélités se sont créées : on est de la même génération, on a grandi, rêvé, avancé ensemble.

Mon travail avec ces jeunes metteurs en scène a ensuite été remarqué par des artistes de la génération précédente, comme Éric Vigner.

# Questions à **Thomas Jolly**

Tu vas interpréter Racine pour la première fois. Que représente cet auteur pour toi ?

J'ai vu peu de pièces de Racine en tant que spectateur, je n'ai pas eu l'occasion de travailler sur son théâtre dans mes formations, je n'ai même jamais joué en alexandrins... Racine est un étranger et, le temps passant, j'ai entretenu avec lui un rapport distant – convaincu que la rencontre aurait lieu un jour, je maintenais cet état de « virginité » pour être prêt à l'aborder sans « pollutions », être disposé à me l'approprier sans modèle, sans expertise, mais singulièrement. Ce jour est arrivé lorsqu'Éric Vigner m'a proposé ce rôle, au printemps 2019. Je n'avais jamais entendu parler du personnage de Xipharès, ni même de cette pièce, *Mithridate* (pour dire vrai,

je lui ai même demandé de me l'épeler !) Et j'ai été absolument bouleversé, dès la première lecture. Garder cet état de « virginité » permet le choc de la découverte mais plus encore la trace du choc, son inscription physique, sensorielle... Le moment de la première lecture est l'assise de tout le travail à venir, qui nous en éloignera, nous les acteurs, alors que les spectateurs, eux, seront dans cette réception instantanée au moment de la représentation. C'est pourquoi il est, à mes yeux, très important de prendre soin du cadre de la rencontre avec une œuvre, un auteur, une autrice... Ça peut paraître étrange, mais j'adopte cette attitude avec d'autres comme Tchekhov, Ibsen... ou des œuvres que je me refuse de lire ou voir au théâtre ou à l'opéra parce qu'un instinct me dit que nous nous rencontrerons au moment voulu et que je veux conserver une forme de méconnaissance. Je vais donc te dire ce que j'espère que les spectateurs recevront : ce soir-là, dans ma chambre d'hôtel, j'ai d'abord été frappé de la richesse du scénario, de la sophistication de la fable, de l'entremêlement des enjeux intimes et politiques... Et bien sûr ébahi par la langue, l'incroyable capacité à dire tant de choses profondes en si peu de mots simples.

Comment vois-tu le personnage de Xipharès, que tu interprètes ?

La pièce est un enchevêtrement de prisons. Racine place l'action dans «un coin du Bosphore», à Nymphée, citadelle imaginaire (au nom évocateur) d'un empire qui s'effondre. Dans cette impasse géographique, les personnages sont pris au piège, spatialement mais aussi intimement. Racine empile et multiplie les situations tragiques : d'après Hegel, il y a tragique lorsque chacun des partis, pris en eux-mêmes, ont la justice pour eux. C'est le cas pour tous les personnages, qui enclenchent leurs actions pour tenter de sortir de leurs impasses. Au milieu de toutes ces prisons, il y a Xipharès. Racine l'a enserré de tous côtés : coincé dans une situation où le politique s'oppose à l'intime, tous ses liens familiaux, amoureux sont viciés : père, mère, frère et amante. Démuni, sans possibilités d'actions, il est frappé d'immobilisme. Je me le représente comme en suspension lorsqu'un corps est traversé par la foudre. «Je suis un malheureux que le destin poursuit» dit-il. Je suis passionné par ce que j'appelle «le théâtre impossible» et Xipharès offre un parcours de cet ordre... dès le deuxième vers de la pièce. La haute exigence de la langue alliée à cette trajectoire incandescente est un magnifique terrain de jeu.

Tu as mis en scène et joué *Thyeste* de Sénèque, où la rivalité entre deux frères mène à l'horreur.

Cette même rivalité de sang existe dans *Mithridate*. Penses-tu qu'elle est un moteur essentiel et intemporel du théâtre et qu'elle parle du monde actuel ?

C'est aussi un sujet exploré dans une autre pièce de Racine, *La Thébaïde*, ou dans *Rodogune* de Corneille... et dans beaucoup d'autres œuvres. C'est un motif qui me fascine car le conflit et l'uniformité du sang s'entrechoquent. Et c'est vrai que *Thyeste* est la pièce qui explore le plus radicalement ce motif puisque les frères sont jumeaux. Nous sommes identiques et pourtant nous sommes contraires, voilà un passionnant paradoxe pour le théâtre, qui, au-delà de l'intrigue familiale questionne, plus largement, la notion de fraternité ou de sororité entre les êtres humains. Car nous sommes identiques et pourtant nous pouvons être contraires...

Tu es metteur en scène et acteur. Est-ce compliqué, évident, ou les deux à la fois, d'articuler ces deux facettes de ton art théâtral ?

Je dois préciser quelque chose, qui, à première vue, n'est peut-être pas évident : depuis ma sortie de l'école du Théâtre national de Bretagne en 2006,

Éric Vigner est le premier metteur en scène à m'engager en tant qu'acteur. J'ai beaucoup joué depuis la fin de ma formation mais uniquement dans mes propres spectacles. Et, à 38 ans, c'est donc mon premier engagement. Je n'en étais pas malheureux et je suis habitué à ce que mon parcours ne se construise pas dans le sens auquel je m'attends ! Il m'a dit avoir eu ce désir après m'avoir vu jouer Atrée dans *Thyeste*. J'en ai été très touché. Je me suis bien sûr posé cette question de la double casquette mais très vite toutes mes inquiétudes se sont dissipées. D'abord parce qu'Éric Vigner est complètement habité par cette pièce, et que je découvre le plaisir de participer du mieux que je peux au rêve initial d'un autre. Je dis « initial » parce qu'aujourd'hui, ce rêve pour *Mithridate* est aussi le mien. Je participe au sien avec le mien. Du moins, c'est la posture que j'ai adoptée. Ensuite parce qu'Éric est un metteur en scène qui aime les acteurs, encourage leur liberté, se nourrit de leur singularité et de leur appropriation. Enfin, contrairement peut-être à ce qu'on peut imaginer, parce que je suis metteur en scène, alors je peux être totalement un acteur au service d'un autre : j'ai, de mon côté, grâce à mes spectacles, mon propre domaine d'exploration, de recherche, d'obsessions, d'expression. Et j'en suis comblé, artistiquement. Je suis donc tout

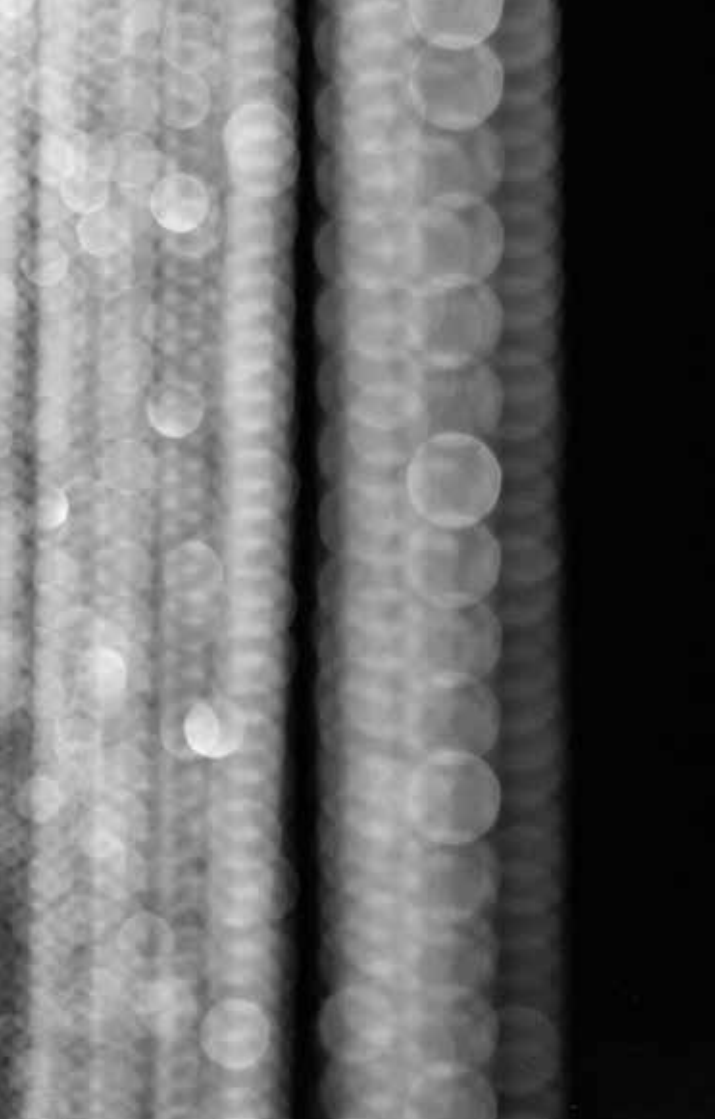


à fait libre et disponible pour me mettre au service d'un autre geste, d'autres obsessions, d'autres fonctionnements... Je dirais même que, connaissant cette place de metteur en scène, je sais alors comment je peux y répondre en tant qu'acteur. Finalement, tout est dans le bon sens.

























**Production** Compagnie Suzanne M

**Coproduction** Théâtre National de Strasbourg, Théâtre national de Bretagne, Le Quai - Centre dramatique national Angers Pays de la Loire, La Comédie de Reims - Centre dramatique national, La Comédie de Valence - Centre dramatique national Drôme-Ardèche, la Ville de Pau

Avec le soutien du Jeune théâtre national

La compagnie Suzanne M est conventionnée par le ministère de la Culture  
Construction du décor Eclectik Sceno | Construction des accessoires Sculpture sur mesure

Création le 31 mai 2021 au Théâtre National de Strasbourg

---

**Tournée** Angers, Le Quai - Centre dramatique national Angers Pays de la Loire, 17 et 18 juin 2021 | Reims, La Comédie de Reims - Centre dramatique national, du 22 au 25 juin 2021 | Rennes, Théâtre national de Bretagne - Centre dramatique national, *dates à venir* | Valence, La Comédie de Valence - Centre dramatique national Drôme-Ardèche, 9 et 10 février 2022 | Pau, Théâtre Saint-Louis, 22 et 23 février 2022

---

**Théâtre National de Strasbourg** | 1 avenue de la Marseillaise | CS 40184  
67005 Strasbourg cedex | tns.fr | 03 88 24 88 00

Directeur de la publication : Stanislas Nordey | Entretien et questions écrites : Fanny Mentré | Réalisation du programme : Suzy Boulmedais et Cédric Baudu | Graphisme : Antoine van Waesberge | Photographies : Jean-Louis Fernandez

Licences N° : 1085252 – 1085253 – 1085254 – 1085255 | Imprimé par Olt Imprimeurs, Wasselonne, mai 2021



Partagez vos émotions et réflexions  
sur *Mithridate* sur les réseaux sociaux :

**#Mithridate**

# Mithridate

31 mai | 8 juin 2021

Salle Koltès

CRÉATION AU TNS  
COPRODUCTION

Texte

**Jean Racine**

Mise en scène et scénographie

**Éric Vigner**

Avec

**Thomas Jolly** – Xipharès

**Philippe Morier-Genoud** – Arbate, Phoedime

**Stanislas Nordey** – Mithridate

**Jules Sagot** – Pharnace

**Yanis Skouta** et **Romain Gneouchev**

(en alternance) – Arcas

**Jutta Johanna Weiss** – Monime

Lumière

**Kelig Le Bars**

Son

**John Kaced**

Costumes

**John Paul Ataker**

**Anne-Cécile Hardouin**

**Mario Moreno Moyano**

Maquillage

**Anne Binois**

Assistanat

à la mise en scène

**Tünde Deak**

**Émilie Lacoste**

Assistanat

à la scénographie

**Robin Husband**

Conception technique  
du décor

**Hervé Cherblanc**

**Thomas Jolly est metteur en scène associé au TNS.**

**Équipe technique de la compagnie :** Régie générale Bruno Bléger | Régie lumière Nicolas Bazoges | Régie plateau Éric Raoul

**Équipe technique du TNS :** Régie générale Stéphane Descombes | Régie plateau Alain Meilhac | Machiniste Daniel Masson | Régie lumière Vivien Berthaud | Électricien Hugo Haas | Régie son Sébastien Lefèvre | Habilleuse Bénédicte Foki | Lingère Anne Richert

# prochainement dans

## **L'autre saison**

### ***Toutes leurs robes noires***

Spectacle d'Antoine Hespel, élève metteur en scène  
de l'École du TNS (Groupe 46 - 2<sup>e</sup> année)

Texte de Claudine Galea, autrice associée

Forme itinérante initiée par le Théâtre du Préau, CDN de Vire

.....

8 | 11 juin | 18 h 30 | Salle Jeanne Laurent

### ***ASSÉCHÉS***

Spectacle de Timothée Israël, élève metteur en scène  
de l'École du TNS (Groupe 46 - 2<sup>e</sup> année)

.....

10, 11, 14, 15 juin | 20 h

Sam 12 juin | 15 h et 20 h

Salle Gignoux

### **Cérémonie de remise du Prix des lycéen·ne·s Bernard-Marie Koltès | 5<sup>e</sup> édition**

Immersion théâtrales 16-25 ans

Remise du prix de littérature dramatique contemporaine  
en présence de l'auteur·e lauréat·e suivie de la  
lecture d'extraits de son texte dirigée par Thomas  
Pondevie, dramaturge et metteur en scène

.....

Jeu 10 juin | 18 h | Salle Koltès

**TNS** Théâtre National de Strasbourg  
03 88 24 88 00 | [tns.fr](http://tns.fr) | [#tns2021](https://twitter.com/tns2021)